

Il semble que le *naos* XI succède fonctionnellement au bâtiment VIII dont les vestiges arasés sont visibles entre le *naos* et le temple, séquence qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'environnement proche du temple romain de Yanouh (Liban). Avec cette excellente monographie, A. Hermary et M. Schmid livrent une contribution importante à l'étude de l'architecture religieuse romaine de l'île qui restait jusque-là peu connue et font ainsi honneur à la longue tradition archéologique française en terre chypriote. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Laurent THOLBECQ

Daniel LOHMANN, *Das Heiligtum des Jupiter Heliopolitanus in Baalbek, die Planungs- und Baugeschichte*. Rahden, Marie Leidorf Verlag, 2017. 1 vol. relié, 274 p., 196 figures, 30 planches, CD. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 38). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-668-6.

Le sanctuaire de Jupiter héliopolitain de Baalbek compte parmi les ensembles architecturaux les plus spectaculaires du monde romain, sa démesure expliquant à elle seule les deux siècles nécessaires à sa construction. L'édification dans son téménos d'une basilique chrétienne, la transformation partielle de cet immense ensemble en forteresse médiévale puis les travaux de démantèlement et de restauration menés sur le site à l'époque mandataire en ont tout à la fois conservé et altéré de nombreux éléments originaux. Son analyse architecturale globale est donc un défi, relevé ici par l'architecte Daniel Lohmann qui a repris à nouveaux frais la description et les mesures du bâtiment ; cette tâche a été réalisée durant sept campagnes (2006-2011), dans le cadre de travaux de réévaluation des fouilles anciennes de Baalbek menées par le DAI. Une telle étude architecturale est d'autant plus complexe que, comme souvent dans les grands ensembles, les données archéologiques sont très ponctuelles ; elles sont certes relativement nombreuses dans ce cas précis mais restent sous-exploitées étant, pour une grande part, inédites, inaccessibles ou perdues. L'étude est heureusement complétée par l'exploitation d'archives inédites de A. von Gerkan et D. Krencker (p. 36-37), et l'interprétation de nouveaux sondages menés en 2007-2008 et 2010 qui ne sont hélas – et on le regrettera vivement – pas documentés dans ce volume (stratigraphies, mobilier). Une telle étude ne peut du reste se concevoir sans une analyse poussée du décor architectural, laquelle a été menée indépendamment de ce travail par Holger Wienholz, auteur entre autres d'une thèse portant sur le décor du temple proprement dit (*Die Architekturornamentik des Jupitertempels in Baalbek*, Berlin, 2017) accessible en ligne ; l'auteur indique que ces travaux sont partiellement exploités ici (Introduction, p. 2) mais leur détail n'est pas non plus présenté. Ajoutons enfin que le contexte spécifique de l'archéologie libanaise n'aide pas, les fouilles des années 1960-1970 accompagnant les lourds travaux de restauration engagés par H. Kalayan à Baalbek n'étant pas documentées, la guerre ayant par ailleurs considérablement perturbé le processus d'analyse et de publication des données. L'étude architecturale très minutieuse de D. Lohmann constitue donc un jalon important, décisif en plusieurs points, mais ne résout pas l'ensemble des problèmes posés par cet édifice hors norme. – Le sanctuaire a fait l'objet de recherches nombreuses dont l'auteur synthétise les apports dans un très stimulant chapitre abondamment illustré et qui a déjà valeur de programme (p. 5-48) ; il y dégage les motivations spécifiques des voyageurs et des architectes qui, depuis les recherches

financées par Colbert au milieu du XVII^e siècle, ont porté l'architecture de Baalbek à la connaissance de l'Occident (R. Pococke, R. Wood, L.-Fr. Cassas, G.-F. Redon...), avant le grand programme de fouille encouragé par l'empereur Guillaume II après 1898. D. Lohmann inscrit d'emblée cet état de la question dans la double perspective des débats, parfois vifs, relatifs à l'établissement de la chronologie du développement architectural du sanctuaire, et à ceux de la caractérisation de ses spécificités planimétriques, décoratives et fonctionnelles, à la croisée entre projet architectural romain impérial et traditions religieuses levantines. Cet excellent chapitre sert de socle à l'entreprise et permet de se familiariser avec les prises de positions parfois contradictoires des architectes qui ont traité ces questions tout au long du XX^e s. (e.g. D. Krencker, A. von Gerkan, H. Kalayan, F. Ragette, A. Hoffmann & K. Rheidt, pour nous limiter aux jalons essentiels). En raison de la complexité du débat et de l'imbrication des propositions, une comparaison des multiples hypothèses de développement et de phasage est utilement synthétisée dans une planche comparative (pl. 2 hors-texte). Si les auteurs s'accordaient jusque-là à considérer deux phases majeures de développement, en gros un premier sanctuaire (temple et téménos) du premier siècle, agrandi à l'époque antonine par l'adjonction d'une seconde cour hexagonale et de propylées, les avis divergeaient fortement sur la date des vestiges les plus anciens, la présence éventuelle d'un temple d'époque hellénistique, et le détail de ces développements. L'un des apports fondamentaux de cette nouvelle analyse, reflété dans le sous-titre du volume (*Die Planungs- und Baugeschichte*), est de pointer les irrégularités planimétriques et constructives du sanctuaire, d'identifier par conséquent des interruptions de chantier et des inachèvements de programmes, de tenter d'en inférer les projets initiaux inaboutis, distingués des réalisations architecturales effectives ; en ressort l'identification, non plus de deux, mais de quatre phases de construction majeures, en assurant de manière définitive un certain nombre de chronologies relatives. C'est l'objet du chapitre 3 qui présente une description détaillée de l'architecture du sanctuaire (p. 49-138). Elle débute par l'une des nouveautés du volume, la présentation de la cour semi-circulaire de c. 80 m de diamètre dégagée peu avant le début de la guerre civile par les Antiquités libanaises devant la large façade des propylées orientaux. Limitée par trois degrés et un parapet décoré associé à un siège courant, elle était accessible par quatre baies latérales – aucune n'était ouverte dans l'axe du temple de Jupiter – et enserrait un monumental autel à niches de section carrée périptère de c. 16 m de côté, tel qu'on en trouve de nombreux autres exemples dans la montagne côtière syro-libanaise ; cette vaste esplanade accueillait par ailleurs un puits, des bases d'autels et de monuments honorifiques. Suivent la description architecturale détaillée des propylées, de l'avant-cour hexagonale, du téménos et de ses installations (bassins, autels-tours), puis du temple à Jupiter héliopolitain. Le sanctuaire était accessible côté est par d'imposants propylées (13,8 x 72,66 m) déployant un large portique de façade de 12 colonnes, centré sur un arc syrien ; ce portique était flanqué de deux tours abritant deux exèdres transversales opposées ; à l'origine, un imposant escalier de façade se déployait sur toute la largeur du portique. La description technique des éléments architecturaux qui composent la cour hexagonale (72,5 m), la cour aux autels (120 x 125 m) et ses cryptoportiques est particulièrement détaillée ; elle met en lumière les techniques de construction (appareils), les insertions de remplois, les reprises (par ex. des cryptoportiques), les réorientations de programmes et les articulations – lorsqu'elles ne sont pas occultées

par des restaurations ou bétonnées – entre programmes inachevés et nouvelles propositions (par ex. entre les propylées orientaux et la cour hexagonale), lesquelles sont utilement éclairées par des plans dans le texte et des coupes générales munies d'un code couleurs (cf. en part. les pl. 22-27 hors-texte). C'est sur cette base que l'auteur fera émerger un projet architectural inachevé et occulté par les constructions postérieures, associant outre le temple actuellement visible, un téménos, des propylées disparus et le « petit autel » (phase II, *infra*). Plusieurs vestiges situés sous le niveau de circulation de la cour et exhumés lors de fouilles anciennes sont présentés (glacis, départs d'emmanchements, fondations de socles de statues...), certains appartenant à la phase précoce du sanctuaire (phase I, premiers propylées ; pl. 15-18). Sont ensuite abordés les deux autels monumentaux et les grands bassins rectangulaires, pas strictement identiques et asymétriquement construits. Ce chapitre se termine par la description minutieuse des fondations du temple de Jupiter, intégrant deux états (cf. le sondage QAL 03 réalisé en 2008, mais inédit, p. 131, note 590), le fameux trilithon relevant du second ; l'un des apports décisifs de ces travaux réside en effet dans la datation désormais indubitable des techniques de construction mégalithiques à l'époque impériale en raison d'un remploi – déjà observé par H. Kalayan – en fondation du podium, d'une colonne du temple romain corinthien (p. 135). Le chapitre 4 constitue le cœur du travail en ce qu'il associe lecture des vestiges, hypothèses relatives aux projets architecturaux inaboutis et datation des projets effectivement construits (p. 139-199). Peut-être aurait-il été préférable d'y scinder les aspects constructifs (succession des phases fondées sur l'étude des vestiges, travail de l'architecte) et chronologiques (datations absolues livrées par l'archéologue et l'épigraphiste, complétées par les spécialistes du décor architectural), les datations se basant malheureusement ici sur des données comparatives pas toujours convaincantes. C'est en particulier le cas des occupations anciennes du site, pour lesquelles les précisions font encore défaut : si l'auteur évacue quelques propositions erratiques – comme la prétendue faille de 50 m de profondeur dans laquelle H. Kalayan recherchait le cœur supposé du sanctuaire et qui n'est autre qu'un puits d'époque médiévale (p. 140-143) –, d'autres vestiges attendent toujours d'être interprétés ; on pense ainsi au glacis et au mur isodome en grès retrouvés sous la grande cour, « postérieurs à l'âge du Fer et antérieurs à l'érection du premier sanctuaire » (p. 143), l'absence de mobilier datable ne permettant pas de progresser par rapport aux hypothèses avancées jusque-là, et à leur interprétation ancienne comme fortin militaire ptolémaïque, séleucide, ituréen ou romain, érigé sur le tell primitif (p. 143-145). Constatant ici encore l'absence de données archéologiques permettant de fonder une datation absolue (p. 147), D. Lohmann rejette l'hypothèse hellénistique de A. von Gerkan et s'appuie sur les techniques de construction pour dater le premier projet intégrant le noyau ancien du « petit autel » et les plus anciennes fondations du temple (la « terrasse en T ») : il leur rapproche les fondations du temple de Jérusalem (v. 20 av. n.è.) et n'hésite pas à attribuer l'initiative de la construction à un même architecte (p. 150-151) et à une initiative hérodiennne postérieure à la fondation de la colonie de Béryte en 15 av. n.è. (p. 152). C'est faire peu de cas de la proximité des princes ituréens avec le sanctuaire (cf. e.g. J. Aliquot, « Les Ituréens et la présence arabe au Liban du II^e siècle a.C. au IV^e siècle p.C. », *MUSJ* [1999-2003], en part. p. 213-224, article cité en note 647 mais absent de la bibliographie finale), lesquels ont parfaitement pu financer ces premiers travaux ; c'est oublier aussi que les états pré-hérodiens du

temple d'Amrit (Khirbat 'Umayrī) récemment publiés par Michael C. Nelson (*The Temple Complex at Horvat Omrit. 1. The Architecture*. Leiden – Boston, 2015) offrent une nouvelle comparaison utile en territoire ituréen, de peu antérieure aux parallèles hérodiens régulièrement sollicités et ouvre par conséquent de nouvelles perspectives de recherche (cf. *AC* 86 [2017], p. 660-662). Quoi qu'il en soit, ce projet primitif n'aboutit pas et fut reconfiguré dans un nouveau programme associant temple, portiques latéraux à exèdres et propylées, dont la construction se révéla elle aussi laborieuse (p. 154-174) : l'auteur souligne l'appartenance décorative de la première phase julio-claudienne (IIa, Tibère et Caligula) de cette entreprise aux traits décoratifs régionaux recourant à des ordres composites (fig. 103-104), la seconde se soldant par un nouvel inachèvement du programme, bien que le temple corinthien soit consacré sous Domitien (IIb). À partir d'Hadrien, la surface du téménos s'accroît par l'adjonction de seconds propylées créant une nouvelle interface entre le sanctuaire et la cour semi-circulaire de façade décrite *supra* ; les exèdres de la cour sont remaniées, signalant là encore l'inachèvement du projet précédent, et le « grand autel » construit, l'élaboration de ce programme couvrant tout le II^e siècle (p. 175-192). D'après cette nouvelle étude, la fameuse cour hexagonale, insérée entre les propylées orientaux remaniés et l'accès monumentalisé à la cour aux autels, relève d'une phase ultime de construction ; elle date de l'époque sévérienne et présente, elle aussi, des traces d'inachèvement (p. 192-198). Dans le dernier chapitre, D. Lohmann cherche à identifier les dynamiques qui sous-tendent la construction du complexe. Il inscrit tout d'abord, phase par phase, le développement du sanctuaire de Baalbek dans l'histoire de l'architecture romaine du Proche-Orient : si, pour la phase I, les parallèles évoqués ne sont guère convaincants (Sia, Qasr al-Bint), c'est à juste titre vers les forums impériaux d'Auguste et de Trajan (Rome) que l'auteur se tourne pour les phases II et III, tout en soulignant l'écho à l'architecture religieuse hellénistique (Rhodes) dans l'adjonction des propylées pour les phases III et IV – encore que cette dynamique se retrouve ailleurs, comme dans l'architecture religieuse égyptienne –, les tours qui flanquent les propylées extérieurs constituant cependant un trait oriental. Il évoque ensuite l'intégration physique et symbolique de l'eau dans le sanctuaire (en raison de la proximité des sources de l'Oronte et du Litani), la pratique régionale de l'incorporation par chemisage de bâtiments religieux plus anciens, et termine son analyse par un sous-chapitre consacré à la « mise en scène de la grandeur », à travers le mégalithisme, les accès et les rituels liés aux autels-tours. Daniel Lohmann nous livre en définitive une description et une analyse architecturale remarquables ; si la compréhension et la restitution de la phase initiale du sanctuaire reste peu assurée, l'avancée est réelle, avec une description précise de l'ensemble des bâtiments et une image aussi complète que possible des différents projets planifiés, abandonnés, repris ou revus, dans un contexte à la fois éminemment romain, proche-oriental et local. Il s'agira désormais de confronter à ces propositions le résultat des sondages effectués par les archéologues et l'étude précise de l'ensemble du décor architectural, et de replacer précisément le monument dans son contexte historique, institutionnel et archéologique élargi aux autres sanctuaires et constructions de Baalbek. Quoi qu'il en soit, l'état de la question de D. Lohmann et son étude architecturale feront assurément date et serviront de pierre angulaire à toute réflexion future sur le développement du sanctuaire de Jupiter héliopolitain de Baalbek. La réalisation éditoriale est excellente ; les relevés reproduits aux planches 6-10 sont repris en pdf sur CD, ce qui permet des agrandissements et un réel

confort de lecture. Détail formel et exemple à suivre, toutes les légendes sont bilingues, allemand et arabe. Brefs résumés en allemand, anglais et arabe.

Laurent THOLBECQ

Hany KAHWAGI-JANHO, *Les chapiteaux corinthiens du Liban. Formes et évolutions du I^{er} au IV^e s.* P.C. Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. relié, 258 p., nombr. ill. n./b. et coul., 92 pl. coul. hors-texte. (MÉMOIRES, 58). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-332-8.

Les spécialistes du décor architectural du Proche-Orient romain se réjouiront de la publication de ce nouvel inventaire typologique des chapiteaux corinthiens du Liban. Le travail a été mené par l'architecte H. Kahwagi-Janho, en marge d'une thèse portant sur l'hippodrome de Tyr et son quartier, étude qui est à l'origine de deux autres volumes également publiés chez Ausonius, *L'hippodrome romain de Tyr : étude d'architecture et d'archéologie*, 2012 (cf. *Histara* [2013], 1774) et *Les monuments romains de Tyr extra muros : étude architecturale de la route antique, de l'arc monumental et de l'aqueduc*, 2016 (AC 87 [2018], p. 662-664). Les données comparatives locales faisant défaut, H. Kahwagi-Janho s'est employé à reprendre à nouveaux frais le dossier de l'évolution du chapiteau corinthien au Liban, livrant ainsi une documentation de première main réunie sur le terrain entre 2002 et 2019. Dans sa structure, ses outils d'analyse, ses comparaisons et une partie de ses conclusions chronologiques, l'étude exploite intensément la thèse de Moshe L. Fischer, *Das korinthische Kapitell im Alten Israel in der hellenistischen und römischen Periode : Studien zur Geschichte der Baudekoration im Nahen Osten*, Mayence, 1990. En ressort une nouvelle typochronologie générale des chapiteaux corinthiens de marbre importés au Liban (chapiteaux de colonnes et de pilastres) et des chapiteaux corinthiens en calcaire de facture locale ; la typologie se base sur une analyse minutieuse des mesures, des motifs décoratifs et des proportions des parties du décor ; elle définit ainsi un certain nombre de types et de sous-types, sur base de l'organisation des feuilles d'acanthé des rangées inférieures (I à VI), de celle des registres supérieurs (A à F) et des types de feuilles des rangées supérieures (a à d, avec variantes ; illustrations p. 46, fig. 5-7). H. Kahwagi-Janho s'efforce ensuite de confronter sa typologie aux propositions de datations avancées avant lui, définissant ainsi une trame chronologique générale. L'étude débute par la présentation de très rares chapiteaux « hétérodoxes », antérieurs à l'introduction des modèles corinthiens normaux au Liban ; ils proviennent exclusivement de Baalbek (un exemplaire remployé dans la mosquée des Omeyyades daté sans grande précision du I^{er} s. av. J.-C.) et de sa proche région (source de Ain el-Jouj, de la fin du I^{er} s. av. J.-C.). Du côté des marbres importés, c'est assez naturellement dans la colonie de Beyrouth que sont attestés les quelques chapiteaux libanais inspirés de modèles italiens, avec une vingtaine d'exemplaires datés de l'époque flavienne appartenant à plusieurs bâtiments de la ville (y compris en remploi), à côté de chapiteaux isolés retrouvés dans deux autres cités portuaires (Tyr et Sidon). Comme l'avait identifié M. L. Fischer, les règnes de Trajan et d'Hadrien semblent déterminants dans l'introduction massive de chapiteaux de marbre micrasiatique en Orient : le type I, attesté en Proconnèse à Césarée Maritime – et semble-t-il en plusieurs marbres au Liban, les analyses isotopiques font malheureusement défaut et la nature des marbres, variable, n'est pas